

ANNALES  
DE LA  
SOCIÉTÉ BOTANIQUE  
DE LYON

---

SEPTIÈME ANNÉE. — 1878-1879

---

MÉMOIRES  
  
COMPTES RENDUS DES SÉANCES



LYON  
SIÈGE DE LA SOCIÉTÉ  
AU PALAIS-DES-ARTS, PLACE DES TERREAUX

---

1880

# REMARQUES

SUR

## L'HISTOIRE DES PLANTES DE LÉONARD FUCHSIUS

PAR

M. JACQUART

---

### I

Fouillant, il y a quelques semaines, dans une bibliothèque qu'on voulait vendre en détail, je découvris un vieux volume, relié en parchemin, et imprimé à *Lion*, chez Thibault Payan, en l'an 1558. Il porte pour titre : « *L'Histoire des plantes mis (sic) en commentaires par Léonard Fuchs, médecin très-renommé, et nouvellement traduit (sic) du latin en Français avec vraie observation de l'auteur, en telle diligence que pourra tesmoigner ceste œuvre présente.* »

L'écusson représente un homme habillé d'une longue robe, et cueillant des fruits à un arbre, pendant qu'à ses pieds se déroule un serpent. L'exergue porte : « *virtutes sibi invicem hærent.* »

Evidemment, je tenais là un livre curieux ; aussi, l'ai-je mis immédiatement de côté me promettant de l'examiner, et, si cela pouvait être de quelque intérêt pour votre Société, d'en donner une succincte analyse.

D'abord quel était ce Léonard Fuchs ? Moréri et Désobry me renseignèrent à ce sujet.

Léonard *Fuchs* ou *Fuchsius*, botaniste et médecin allemand, né en 1501, à Wemdingen (Grisons), mort en 1556, avait tant d'aptitude pour les belles-lettres et s'y appliqua avec tant d'ardeur, qu'à l'âge de treize ans il fut fait bachelier et devint pro-

fesseur à 19 ans ; d'abord il s'adonna entièrement à la philosophie. A l'âge de 21 ans, il fut reçu maître ès-arts ; et deux ans après docteur en médecine à Ingolstadt où il professa cette science pendant deux ans. Il fut ensuite médecin du prince d'Anspach et professeur à Tubingue. Il avait adopté les doctrines de Luther. Le docteur Fuchsius, auquel le *Fuchsia* a été dédié, laissa un grand nombre d'ouvrages. Or, un des principaux est précisément celui dont je demande la permission de vous parler.

Une assez longue préface du très-renommé docteur, adressée à Mgr Joachim, électeur du Saint-Empire romain, nous donne en premier lieu une notice de tous ceux qui, dans l'antiquité, se sont occupés des *Herbes et des plantes*. Ainsi Orphée, Musée et Hésiode ont traité des louanges du Pouliot ; ce dernier même aimait beaucoup la Mauve et l'Asphodèle. Homère s'est occupé de décrire le Népentès, l'Alisier et le Moly que Mercure avait découvert. Virgile parle du Dictamne. Mais cela n'est rien en comparaison de tous les Rois qui, *partie pour faire plaisir à la postérité, partie pour perpétuer leur nom* l'ont imposé aux plantes qu'ils avaient découvertes. La Gentiane, vous le savez tous, a pris son nom de Gentius, roi des Illyriens ; la Lysimaque, de Lysimachus, roi de Macédoine. le Scordion a été appelé l'Herbe Mithridate, le Teucrion a été trouvé par Teucer ; l'Achillée a pour parrain le grand Achille ; la Centaurée reconnaît pour père le Centaure Chiron, et l'Armoise (laquelle ?) a consolé les douleurs de la reine de Carie. Plusieurs même ont écrit sur les plantes des traités *diligemment* faits. Sans vouloir encore citer Mithridate, nous devrions de grands ouvrages à Salomon, à Evax roi des Arabes, et à Juba roi de Mauritanie. Hélas ! ces trésors de science sont perdus. Songez-y, les flores de Palestine, d'Arabie et du Nord de l'Afrique, avec les vertus et propriétés de chacune des plantes décrites ! Qui sait combien de genres et d'espèces ont pu disparaître depuis dans ces régions si riches alors et si favorisées du ciel !

Quoi qu'il en soit, les philosophes anciens n'ont pas non plus dédaigné la science des plantes. C'est ainsi que Pythagore louait hautement l'Echalotte, Chrysippe le Chou, Zénon le Câprier, Aristote enfin *a fait une œuvre consommée de la matière des Herbes*. Il faut dire aussi qu'il n'y a « chose en ce monde par laquelle la divine Providence et divinité soit plus reluisante, que par la si grande variété tant de la forme, comme

de la nature des plantes ; » surtout « si nous sommes attentifs à penser que toutes ont été créées à l'usage des hommes. » Car, ajoute l'auteur, « si Dieu a décoré la terre d'herbes et de plantes de grâce et d'excellence extrême, c'est pour que les hommes puissent se guérir de diverses maladies. » Et il termine ainsi : « Tant est que je suis en bon espoir, que ce jardin par moi présenté à votre Hautesse, vous sera très-agréable, non par ce seulement que vous y pourrez trouver presque toutes herbes peintes avec une très-grande grâce, ains aussi pour autant qu'il sera en vous de cueillir de ce Plantier remèdes convenables à toutes espèces de maladies. »

Maintenant, selon le conseil de Guillaume Guérout au lecteur bienveillant, jetons les yeux

« Sur ce volume exquis et précieux,  
Qui vous présente en sa diversité  
Et fleurs et fruits pleins de suavité.  
C'est un jardin embelli de verdure  
Et belles fleurs, desquelles le vert dure  
Sans craindre en rien que du froid la rigueur  
Ait le pouvoir d'amoinrir leur vigueur. »

## II

L'ouvrage qui comprend à peu près un millier de plantes est disposé en chapitres contenant chacun la description et les propriétés d'une ou de plusieurs espèces. Du reste, inutile de chercher un plan dans la série de ces chapitres. Si le premier traite de l'Absinthe, le second parlera de l'Auronne, le troisième du Cabaret, le quatrième du Glaïeul jaune. La Guimauve se dressera sur le Mouron, et la Joubarbe viendra se mettre à côté du plantain ; et ainsi de suite pendant plus de 350 chapitres. Mais s'il n'y a point de distinctions de familles ; si une Composée se trouve à côté d'une Aroïdée ; si une Crassulacée vient s'étaler à côté d'une Plantaginée ; si, comme dans la nature ou comme dans un jardin, les plantes fraternisent ensemble et vivent en bon voisinage, malgré les différences de familles ; si, en un mot, on n'aperçoit pas tout d'abord un ordre préconçu dans la distribution de l'ouvrage, on ne peut nier cependant qu'il y en ait dans le plan de chaque chapitre pris en particulier. Après tout, rien d'étonnant à cela ; Linné ne

devait venir que deux siècles plus tard. A lui, à Tournefort et à Jussieu était réservé de mettre de l'ordre dans les genres de plantes et de les classer. Chaque chapitre comprend donc plusieurs paragraphes qui se suivent à peu près toujours de même.

Tout d'abord, les noms en grec, en latin et en français du temps, avec les étymologies vraies ou supposées. C'est ainsi que les Grecs et les Latins ont donné au Cabaret le nom d'Asarum, « pour ce qu'il n'est pas au nombre des herbes desquelles l'on fait ornement, ou parce qu'on ne la met pas en couronnes ou chapeaux de fleurs, ni en bouquets. » Ce pauvre Asarum, du reste, a peu de chance : car non content de lui avoir donné un nom aussi peu gracieux, quelques-uns l'ont appelé *Asara Bacchara vulgago*. Le *Galium aparine* ou *Gratteron* est appelé *Omphalocarpos*, de la ressemblance de sa graine avec le nombril ; *Philanthropos*, « nom d'humanité, de douceur et courtoisie lui est imposé, parce que c'est une herbe douce et gracieuse et qui retient les robes des passants, ainsi que les amis et hôtes ont coutume de retenir par la robe leurs amis qui veulent partir ; ou s'ils ne peuvent les retenir, ils les convoient un peu loin. »

Après le paragraphe des noms vient celui des espèces, s'il y a lieu. Nous sommes encore loin des savantes classifications de nos auteurs modernes. Soient pour exemple, pris au hasard, l'Absinthe et le Mouron. « Il y a l'Absinthe romain, vulgaire ou commun, l'Absinthe pontic et le Sériphie. Quant à l'Absinthe xaintongeois, il est semblable au vulgaire, sauf qu'il n'a point de semence et est un peu amer. »

Quant au Mouron (*Anagallis*), « il est clair par le témoignage de tous les anciens qu'il n'y a que deux espèces d'*Anagallis* ou Mouron, c'est à savoir mâle et femelle, lesquels ne diffèrent en aucune chose, fors en couleur de fleurs ; car le mâle porte fleur de couleur incarnate, et la femelle couleur d'azur. »

Le paragraphe intitulé : *La forme*, donne la description de la plante ; et, à vrai dire, ces descriptions sont pour la plupart assez justes. Souvent même une gravure vous en donne à peu près l'idée. Toutefois, avouons-le, quelques-unes de ces *sculptures de figures* n'ont guère de rapport avec ce qu'elles prétendent représenter ; et il en est d'elles comme de ces tableaux dont parle Elien : une inscription mise au-dessous est nécessaire pour s'y reconnaître.

Vient ensuite le lien où se cueille la plante analysée ; puis le temps où elle fleurit et fructifie. Un autre paragraphe indique le tempérament de la plante. Est-elle froide ou chaude ? sèche ou humide ? quelle est sa saveur ? quelle odeur exhale-t-elle ? C'est ainsi que les feuilles vertes du *Pas d'âne* ou *Herbe aux pattes* (*Tussilago Farfara*) « ont une admistion de substance aqueuse : tellement que par cette raison elles peuvent être dites froides et humides ; mais elles sont plus âcres, étant sèches, et par ce chaudes. »

Enfin l'auteur énumère et développe les vertus de chaque plante. C'est le paragraphe le plus long et aussi le plus curieux. Certains de ces articles sont des spécimens d'érudition, et supposent de longues et nombreuses lectures, soit des anciens grecs et latins, soit des savants qui ont précédé Fuchsius ou de ceux qui vivent de son temps. Pline, Dioscoride, Galien sont toujours cités en première ligne et avec honneur. Ce sont les trois grandes autorités ; les autres ne viennent que bien après. Des pages entières sont consacrées à rapporter leurs allégations ; et l'on voit que le *très-renommé docteur* y ajoute une foi entière. Théophraste, Apulée, Paul d'Egine sont aussi mis à contribution, ainsi qu'un nommé *Siméon Sélhi*.

Or, j'ai lu beaucoup de ces articles ; à vrai dire, ils m'ont paru une compilation indigeste et sans ordre. L'auteur semble y accepter toutes les assertions imaginables sur les vertus et propriétés des plantes : point de critiques, fort peu d'observations judicieuses. C'est de l'empirisme. Une recette de bonne femme, voire même de sorcière, se lira à côté de l'assertion vraie et expérimentée d'un savant, et aux yeux de l'auteur semblera avoir la même autorité. Il y a telle et telle de ces pages où l'on ne peut s'empêcher de rire ; et si on l'en croyait, pharmaciens et médecins de maintenant pourraient presque fermer leurs laboratoires et leurs cabinets : voire même la morale y gagnerait beaucoup, et faudrait-il supprimer l'ordre des exorcistes.

Ecoutez plutôt et faites-en votre profit :

Rencontrez-vous dans vos courses de botaniste des serpents venimeux ? misère ! Enfermez-les dans un cercle ou ceinture de Bétoine : « ils se tueront l'un l'autre à force de se battre et débattre. » Du reste, il en est à peu près de même de l'Auronne. Et si je l'osais, je dirais aux maris d'en user contre tous les enchantements et fascinations, et aux parents d'en mettre sous

le chevet de leurs fils, dont la conduite privée laisse quelque peu à désirer.

Voulez-vous vous préserver des piqûres de scorpions, de guêpes et autres bestioles semblables ? portez sur vous de la Guimauve. C'est souverain ; jamais vous ne serez piqués. A défaut de Guimauve, on peut prendre l'*Anagallis cœrulea* (Mouron femelle !) ou de la Joubarbe. Et à propos de cette dernière plante, beaucoup pensent que précisément à cause de son nom (*Jovis barba*), la foudre ne tombe jamais sur les maisons dont les toits en sont couverts.

Avez-vous la fièvre tierce ? prenez trois racines de Plantain dans trois verres de vin et autant d'eau. Est-ce la fièvre quarte ? on ajoute une racine et un verre : rien de plus simple.

N'oubliez pas de mettre un peu d'Armoise dans vos poches : cela vous préservera de poisons, médicaments vénéneux, bêtes et coups de soleil. A défaut d'Armoise, on peut se contenter de la racine du Chardon N. D. Si maintenant vous désirez vous débarrasser d'un chien : une décoction d'Asperges fera l'affaire en fort peu de temps. Votre visage et vos mains trempés dans la même décoction vous permettront de braver impunément des essaims entiers de mouches à miel. Gardez-vous de tenir de la Garance dans vos mains : cela aurait un effet désastreux. Pâles de terreur, vous vous croiriez atteints d'une maladie peut-être mortelle, et auriez à peine la force de courir chez votre médecin.

Depuis longtemps on cherche un remède contre la rage, et bien des recettes ont été vantées. Est-ce à juste titre ? je n'en sais rien. Mais, en tous cas, en voici une qui, d'après Apulée, est des plus efficaces. Vous connaissez tous la Bardane (*Lappa major*). Elle croît dans les décombres et le long des chemins. Or, sa racine broyée avec un peu de sel et appliquée sur la morsure faite par une bête enragée, en très-peu de temps guérira et délivrera le malheureux blessé. Comme aussi les graines réduites en poudre et bues dans du très-bon vin pendant quarante jours vous guériront *miraculeusement* de la goutte sciatique.

Le Capillaire blanc retient les cheveux qui tombent, et le Mil-lepertuis chasse les Diables. L'Angélique... mais je m'arrête. Si grandes, si nombreuses, si étonnantes sont les propriétés de cette herbe divine à qui l'on a donné le nom de Saint-Esprit, que l'on se perd dans leur énumération. Comme, après tout,

c'est la dernière dont je veux vous parler, je demande la permission de citer, en la traduisant un peu, une page tout entière.

« L'Angélique ouvre, subtilise, résout et digère, comme disent les modernes. Elle est particulièrement contraire aux venins. Elle chasse les infections et l'air contagieux de la peste. Elle affranchit le corps de toute maladie pestilentielle, pourvu seulement (les médecins l'affirment) qu'on la tienne dans la bouche. Il suffit d'en prendre l'hiver la grosseur d'un pois chiche avec du vin ; l'été avec de l'eau rose. Le jour où on mangera, on ne sentira rien de contagieux, car elle chasse le venin au moyen des urines et des sueurs. Elle incise et digère les viscosités épaisses et gluantes du phlegme ; et à cause de cela, elle est efficace contre la toux que le froid a pu faire naître. Elle résout et fait expectorer les humeurs grasses et superflues qui s'amassent dans la poitrine. Tremper ou faire cuire cette herbe dans du vin et de l'eau sert à congutiner les ulcères ou plaies intérieures. Elle résout le sang caillé ; et, mangée, elle réconforte l'estomac. Elle allège et réjouit le cœur. Elle expulse les phlegmes de l'estomac et aiguise l'appétit languissant. Elle guérit les morsures des chiens enragés et les piqûres des serpents, pourvu que les feuilles, broyées avec de la Rue et du miel, soient appliquées sur lesdites morsures ou piqûres, et qu'à l'intérieur, on en prenne d'autres semblables cuites dans du vin. Prise à jeun, l'Angélique éteint les désirs charnels. Elle restaure et répare les lassitudes, et purge la poitrine. On estime qu'elle attire à soi toute l'ardeur de la fièvre, quand on en met sur la tête du malade. Enfin, certains docteurs soutiennent qu'elle a beaucoup de force contre les ensorcellements et les enchantements, quand on a soin d'en porter sur soi. » (Chap. 43°).

Assez, je crois, Messieurs, pour prouver ce que j'avais plus haut et pour vous faire comprendre l'esprit qui a présidé à la rédaction de ces paragraphes sur les vertus et propriétés des plantes. Mais si, comme je l'ai dit, c'est parfois une compilation indigeste et sans ordre, ce n'en est pas moins un spécimen curieux et instructif du rôle que la médecine d'alors faisait jouer aux plantes dans la guérison de toutes les infirmités humaines. On y trouve même un passage que ne désavouerait aucun médecin homœopathe. Il s'agit de l'Aconit. Après avoir dit

que cette plante est le *plus soudain de tous les poisons et venins*, Fuchsius ajoute : « L'Aconit donné dans du vin chaud est de cette nature qu'il tue l'homme, si en l'homme il ne trouve chose qu'il puisse tuer ; car alors il lutte et combat contre elle, comme ayant trouvé son pareil dans le corps. Et cette lutte et ce combat ne se font seulement que quand le dit Aconit a trouvé un autre venin ou poison dans les parties intérieures. Et c'est chose merveilleuse que deux poisons mortels, étant dans l'homme, se tuent et se défont l'un l'autre, l'homme demeurant sain et sauf. » (Chap. 30°).

Aujourd'hui on a un peu abandonné ces pauvres simples que l'on trouve partout. Peut-être est-ce un mal et a-t-on eu tort de se jeter dans l'excès contraire. Il ne m'appartient pas de juger la chose.

Quoiqu'il en soit, nous rions de toutes les assertions du docteur Fuchsius. Mais il n'en est pas moins vrai qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, aussi bien pour la Botanique que pour la Médecine, l'ouvrage dont nous nous entretenons était regardé comme le  *nec plus ultra*  de la science ; qu'on en fit plusieurs éditions en fort peu de temps ; qu'on s'en servait comme d'un Codex universel ; et que l'auteur traitait ses malades avec tant de succès qu'on lui donna le surnom de l'*Eginète* de l'Allemagne(1) ; qu'enfin les princes et jusqu'à Charles-Quint le comblèrent d'honneurs et de richesses. Il eut toutefois ses détracteurs ; et c'est sans doute la compilation des vertus et propriétés des plantes qui a fait dire à Joseph Scaliger : « Cet auteur n'a fait que recueillir les ouvrages des autres, et c'est un enfant dans ses commentaires des plantes. » Enfant ! je l'accorde, dans ses énumérations de vertus ; mais pas toujours enfant quand il les décrit, en donne les noms, la forme, l'époque et l'habitat.

On ne peut, en effet, disconvenir qu'il n'y ait dans son ouvrage bien des remarques utiles et précieuses, dont les botanistes modernes pourraient parfaitement profiter, bien des renseignements qu'on ne trouve que là, et qui montrent les profondes connaissances de l'auteur. C'est ainsi que nous y trouvons une foule de noms divers imposés aux plantes dont il parle, ainsi que l'explication de presque toutes ces dénominations. Peut-

---

(1) Paul d'Egine ou l'Eginète était un médecin grec fort habile qui vivait au VII<sup>e</sup> siècle.

être, si vous le jugez bon, ferai-je de tout cela un Catalogue raisonné. Sans doute, je l'ai dit, il s'y rencontre aussi bien des erreurs, bien des étymologies supposées et parfois saugrenues, des classifications d'espèces qui sont loin d'être justes ; mais il faut dire aussi que, comme botaniste, il a relevé, beaucoup d'erreurs qui s'étaient introduites dans la nomenclature des plantes, et que son exemple excita les Français et les Italiens à se livrer à l'étude de la Botanique.